

Lurelu



Le tabou de la nudité dans les albums jeunesse

Andrée Poulin

Volume 36, Number 1, Spring–Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

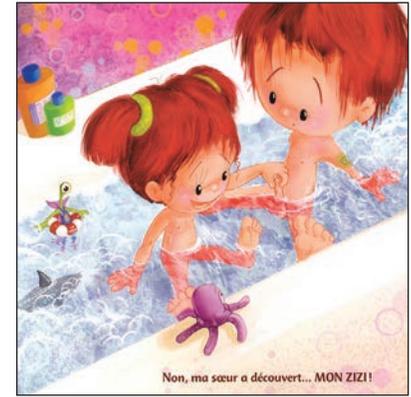
Cite this article

Poulin, A. (2013). Le tabou de la nudité dans les albums jeunesse. *Lurelu*, 36(1), 5–9.



Le tabou de la nudité dans les albums jeunesse

Andrée Poulin



5

Une paire de fesses qui s'affichent? Un sein qui se dévoile? Un pénis qui pointe? La nudité est-elle présente ou absente, souhaitée ou tolérée, acceptée ou discréditée dans les albums jeunesse en 2013? *Lurelu* fait le point.

On peut compter sur les doigts d'une main les albums illustrés publiés au Québec qui osent montrer une vulve ou un pénis. Dans ce contexte, l'album de Fabrice Boulanger, au titre coquinement éloquent, *Ma sœur veut un zizi*, a été très remarqué lors de sa sortie, l'automne dernier. Dans les médias, le livre a été abondamment commenté et accueilli de façon positive. Au Salon du livre de Montréal, en novembre 2012, l'album a fait un tabac, se hissant au rang du meilleur vendeur, tous genres confondus, pour les Éditions de la Bagnole.

Dans *Ma sœur veut un zizi*, où une petite fille s'intéresse au pénis de son frère, Fabrice Boulanger illustre les organes génitaux de façon très explicite, avec deux représentations des «bijoux de famille» du garçon. Si personne ne s'en est offusqué dans les médias, on se rend compte rapidement, au fil d'entrevues avec des acteurs du milieu, que la nudité reste encore un sujet plutôt tabou en littérature jeunesse. Toutes les personnes interviewées pour cet article abordent le sujet avec prudence et précaution, en pesant bien leurs mots.

Fabrice Boulanger, qui a illustré plus d'une trentaine de livres, s'est inspiré d'une situation vécue avec ses enfants pour créer *Ma sœur veut un zizi*. Alors que son album était encore à l'étape des croquis, l'auteur-illustrateur était bien conscient que son livre susciterait de fortes réactions. Mais ses intentions étaient claires et il assume lucidement ses choix.

«Je savais, en faisant ce genre d'album, que tout le monde ne serait pas à l'aise avec ce sujet, surtout ainsi illustré. Mais dès le départ, j'ai voulu montrer la nudité. Avec les enfants, il faut montrer les parties du corps. Je n'allais pas prendre de détours sur la question. Les enfants n'ont pas de tabous et je n'ai pas de raison d'en imposer avec mon regard d'adulte. À partir du moment où les adultes censurent les images sur le corps, les enfants vont le prendre comme quelque chose de tabou ou de laid, alors que ça fait partie d'eux-mêmes. De nos jours, les enfants sont très vite confrontés à des images sexuelles ou à de la pornographie. Si le corps est un sujet dont on ne parle pas, les enfants vont se retrouver seuls avec ces images. Il faut les préparer à ça», explique l'auteur-illustrateur.

«Il y a une chose dont j'étais sûr en faisant l'album : il recevrait un bon accueil de la part des enfants. Il y a de l'humour; les parties du corps, ça fait rigoler les enfants», ajoute-t-il.

Bien que l'album aborde le thème de la découverte par les tout-petits des différences sexuelles, Fabrice Boulanger se défend d'avoir voulu faire un livre pédagogique. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on ne retrouve pas une seule fois le mot pénis ou le mot vulve dans son album. «Je n'ai pas utilisé le mot pénis parce que je ne voulais pas faire de la pédagogie ou que ça devienne pompeux. Juste avec les mots du titre, je voulais donner une idée de l'humour qui se retrouve dans le livre. Zizi est un mot rigolo, sur le plan linguistique», explique-t-il.

Même si Fabrice Boulanger opte pour les mots zizi, macaroni ou zigounette, et qu'il se tient loin du didactique en privilégiant une approche carrément humoristique, son livre semble répondre à un réel besoin pour de nombreux parents. «J'ai vécu un phénomène particulier au Salon du livre de Montréal. Des adultes, des enseignants ou des animateurs sont venus me dire merci d'avoir fait ce livre-là. Cela ne s'était jamais produit. Pour moi, c'est très étonnant mais positif. Les parents sont contents d'avoir un livre qui leur permet d'aborder facilement les différences entre les deux sexes. Ça montre que le livre répond à un besoin», affirme l'auteur de *Maman va exploser*.

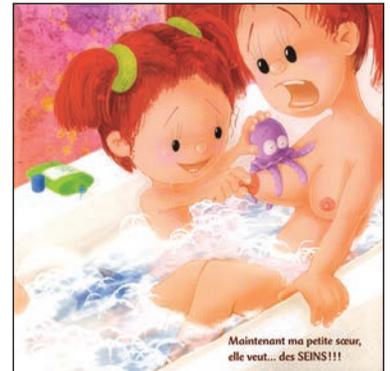
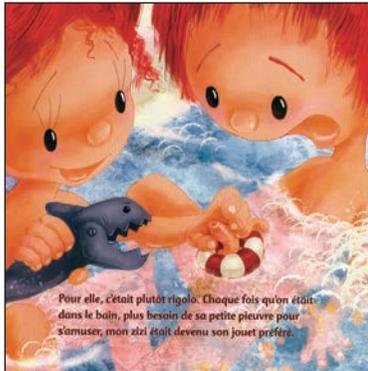
Même son de cloche du côté de l'éditrice de la Bagnole, Jennifer Tremblay. «Cet album intrigue, et si on en a vendu autant au Salon du livre de Montréal, c'est qu'il répond à un besoin. C'est un livre qui ouvre des portes à une discussion. L'histoire montre aux enfants que, quand ça te dérange que quelqu'un te touche, tu as le droit de dire non», explique-t-elle.

Du côté des éditeurs

Même si l'album *Ma sœur veut un zizi* a reçu un bon accueil et qu'il n'a pas suscité de levée de boucliers, il n'en demeure pas moins que très peu d'éditeurs s'aventurent à publier des livres jeunesse montrant la nudité.

«En général, la nudité dans un album n'est pas trop bien vue par les éditeurs. Ils ont un peu peur de montrer ce genre de chose, peur que cela cause des problèmes pour la vente du livre. Jennifer Tremblay était une des rares éditrices que je connaissais qui avait l'audace d'aller aussi loin», souligne Fabrice Boulanger.

De son côté, Jennifer Tremblay dit qu'elle n'a eu aucune hésitation à publier *Ma sœur veut un zizi*, car d'emblée le texte lui a beaucoup plu. «C'est une histoire simple et rigolote, présentée d'une façon très saine. Il n'y a rien de plus naturel que la nudité.»



Contente d'avoir publié cet album hors norme, l'éditrice reconnaît toutefois que le livre a fait quelques vagues. «C'est ce qui arrive quand on ose sortir des sentiers battus. C'est peut-être parce qu'on voit si rarement de la nudité dans les albums que ça étonne. Ça touche un sujet sensible. Je sens qu'il y a des gens qui ne sont pas d'accord mais, en même temps, j'ai eu des félicitations de profs et de parents. On me dit : "Tu as osé. Enfin, on parle des vraies affaires."»

Jennifer Tremblay a toutefois été étonnée, et déçue, quand les Français ont refusé de distribuer le livre en France, jugeant les illustrations trop explicites. «Pourtant, l'érotisme et la porno s'affichent partout en France», fait-elle valoir.

Cette dernière souligne d'ailleurs l'ironie de voir certains parents s'offusquer d'un sein nu ou d'un bout de pénis dans un album jeunesse, alors que ces mêmes adultes ne se scandalisent pas de voir de jeunes enfants jouer à des jeux violents ou visionner des vidéoclips où la sexualité est omniprésente, tant à la télévision que sur Internet.

«Les gens scandalisés par le livre n'ont sans doute pas eu d'enfant. L'album de Fabrice montre une réalité de la vie de famille, comme les enfants qui se pourchassent dans la maison, tout nus, après le bain. Les enfants sont préoccupés par la sexualité. Le livre les fascine et les satisfait. Il peut aussi faire du bien aux enfants en leur confirmant : l'émotion que je vis est normale», ajoute l'éditrice et mère de trois enfants.

Album controversé : risque financier

Au même moment où la Bagnole publiait *Ma sœur veut un zizi*, la petite maison d'édition La Smala publiait un album intitulé *Le voleur de couche*, où l'on ne voit pas l'ombre d'un pénis. La page couverture montre un bébé entièrement nu, une feuille d'arbre couvrant pudiquement ses «bijoux de famille». L'éditrice, Dominique de Loppinot, jugeait qu'il était risqué d'exposer de la nudité dans cet album jeunesse, un risque qu'elle n'était pas prête à courir, car elle n'en est encore qu'à ses débuts dans le monde de l'édition.

«C'était une décision consciente de ne pas montrer le pénis. Je n'aurais pas été à l'aise de le faire. Je n'ai pas spécifié à l'artiste de ne pas l'illustrer, mais Anne-Marie Bourgeois voyait sans doute les choses de la même façon que moi. Dans le livre, il n'y a qu'un seul endroit où l'on voit les fesses du garçon. Je crois que dans les albums, en général, on voit plus souvent les

fesses que les organes génitaux. Pour moi, les fesses c'est moins tabou, ça a plus une connotation drôle», explique-t-elle.

«J'ai cinq enfants et, comme maman, je n'ai aucun problème avec la nudité dans les albums. Ça fait partie de la vie, les enfants se questionnent sur ces choses-là, ils aiment ça en entendre parler. Quand c'est bien fait, je ne vois pas le problème d'en montrer. Quand j'ai lu l'album *Ma sœur veut un zizi*, j'ai eu un malaise, car c'est très explicite comme illustrations. En même temps, j'ai trouvé ça super drôle. Je salue la Bagnole, une maison qui a du "guts" de publier cet album risqué. C'est bon de soulever la réflexion. C'est le genre d'album que je voudrais publier mais, à ce stade-ci, je ne veux pas de controverse pour ma maison d'édition», ajoute-t-elle.

Si certains éditeurs préfèrent se tenir loin de la nudité, c'est aussi pour des raisons commerciales, par peur que le livre ne se vende pas. «Je suis une jeune maison d'édition, j'ai moins de liberté que la Bagnole, qui est une maison bien établie. J'ai déjà de la difficulté à rentrer dans mes frais. Si le livre que je publie ne peut pas être acheté par les bibliothèques et les écoles, ça a un impact financier important. Pécuniairement, je n'ai pas les reins assez solides pour me permettre de sortir un livre qui ne fonctionnerait pas», fait valoir Dominique de Loppinot.

Les fesses font rire

En 2010, Bayard Canada publiait l'album *Pipi dehors*, signé par l'auteure de cet article. Bien que le livre affiche plusieurs scènes où le petit héros, Pierrot, s'amuse à faire pipi dehors, on n'y voit jamais l'ombre d'un pénis. La directrice de la collection «Raton Laveur», Caroline Merola, explique que c'était une décision très consciente de ne pas montrer de nudité.

«Toute l'équipe chez Bayard était d'accord pour ne pas illustrer le pénis de l'enfant. J'avais demandé à l'illustrateur, Frédéric Normandin, de s'arranger pour ne pas montrer le zizi car le titre du livre était déjà assez provocateur. On s'est dit que les enfants allaient accrocher à une image du pénis, que ça allait dénaturer l'esprit du livre. Je voulais que ce soit un livre drôle, axé sur une situation où l'enfant fait quelque chose d'irrévérencieux. Montrer le pénis, ça aurait distrait du propos.»

Caroline Merola, qui a illustré plus d'une cinquantaine de livres, estime que les artistes qui dessinent pour les enfants ont une responsabilité en ce qui a trait à la sexualité. «Certains sujets sont délicats et il faut se poser des questions avant de les illustrer. Est-ce qu'on le fait dans le

Une auteure s'autocensure

Reconnue pour son audace dans les thématiques abordées dans ses livres, Marie-Francine Hébert a publié, il y a plus de vingt-cinq ans, deux albums contenant de la nudité. Son album *Le voyage de la vie*, publié à La courte échelle en 1984 et illustré par Darcia Labrosse, a été refusé dans certaines écoles et bibliothèques pour cause de nudité. En 1987, elle publie *Venir au monde* qui explique aux jeunes enfants les mécanismes de reproduction dans un langage clair et direct, un album qui a été vendu à 150 000 exemplaires et qui a remporté plusieurs prix littéraires.

«Dans *Venir au monde*, tu as le papa nu dans la douche, et la maman nue dans la salle de bain. À l'époque, quelques personnes avaient protesté. Quelques critiques trouvaient ça épouvantable de parler de sexe aux enfants. Mais dans les années 80, c'était tellement ouvert, on parlait beaucoup plus librement de sexualité. Claude Lafortune, l'auteur de *L'Évangile en papier*, avait montré à la télévision l'appareil génital de l'homme et de la femme, avec illustration à l'appui.»

Récemment, dans le cadre de l'initiative École montréalaise où Marie-Francine Hébert participait comme auteure, elle a offert *Venir au monde*, en version livre-jeu, à une classe de cinquième année. «Lors de ma visite, j'ai vu que le jeu n'avait pas été ouvert.

L'enseignante m'a dit : "Je ne peux pas l'ouvrir" car elle craignait les foudres de certains parents», raconte l'auteure de *Nul poisson où aller*.

«La langue de l'école est maintenant tellement aseptisée que si tu dis quoi que ce soit qui touche de près à l'intimité ou à la sensualité, ça a l'air de la porno. Ça prend juste un parent pour déclencher une situation à problème. L'école ne veut pas de mauvaise publicité et je comprends ça. La vraie censure, c'est depuis une dizaine d'années que je la sens.»

Marie-Francine Hébert estime que la censure peut s'exprimer de bien des façons et parfois de manière très insidieuse, forçant les créateurs à s'autocensurer. «Il y a quelques années, je rencontrais des élèves de 4^e année à la bibliothèque du Mile End. La bibliothécaire avait sorti tous mes livres, dont *Venir au monde*. Souvent, dans mon entrée en matière, j'explique que j'écris pour répondre à une question. *Venir au monde*, c'était en réponse à une question de ma fille : comment on fait les bébés? J'avais le livre dans les mains et j'ai vu quelques parents, à l'arrière de la salle. Je ne pense pas que c'étaient des Québécois francophones. Tout ça se passe très vite, mais je me suis dit : je ne peux pas parler de ce livre. Si je fais ça, leurs enfants ne pourront pas revenir à la bibliothèque. Je suis revenue chez moi en me disant que j'avais manqué de courage», déclare l'écrivaine.

but d'apprendre des choses aux enfants ou simplement parce que c'est distrayant?»

De plus, elle estime que le style de l'artiste y est pour beaucoup dans l'impact qu'auront les illustrations sur les jeunes. «Quand on montre la nudité dans un livre jeunesse, l'angle, le traitement et l'approche graphique comptent beaucoup. Si tu as un petit dessin simple et naïf, il n'aura pas le même impact qu'un dessin plus réaliste et détaillé. Certains illustrateurs le font avec beaucoup de doigté et d'intelligence», précise-t-elle.

Lors de ses nombreuses animations dans les écoles, Caroline Merola a remarqué que ce sont les fesses qui font le plus rire les enfants. «Dans un de mes livres, les souris ont les fesses à l'air et ça fait beaucoup réagir les enfants. Dans mon album *Le voyage des reines*, publié aux 400 coups, on voit la fente des seins dans le décolleté de la reine. J'ai vu des enfants mettre leur doigt dans le décolleté et trouver ça très drôle.»

La nudité «passe mal» en milieu scolaire

Les livres montrant ouvertement la nudité n'entrent pas facilement dans les écoles, où le personnel craint les plaintes des parents. Jennifer Tremblay a d'ailleurs reçu un courriel d'une bibliothécaire, qui s'excusait de ne pouvoir acheter *Ma sœur veut un zizi* pour la bibliothèque de son école.

«C'est un album qui s'achète en famille et se lit en famille... Je comprends que c'est plus adéquat de le partager ainsi», déclare l'éditrice de la Bagnole.

Fabrice Boulanger abonde dans le même sens. «Il y a des parents qui ne veulent pas voir ce genre de livre à la bibliothèque de l'école. Je peux comprendre ça. Moi, je ne veux pas provoquer les écoles, car je sais que ça peut

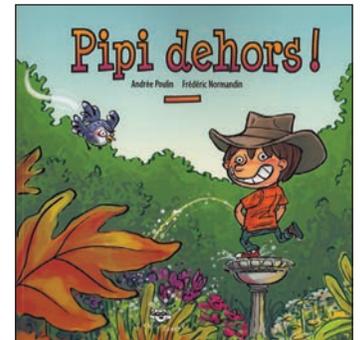
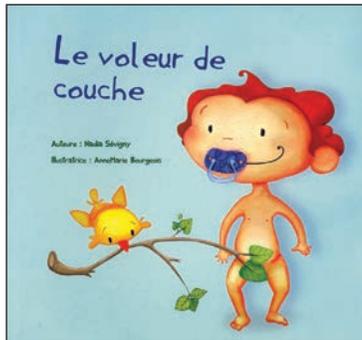
créer un malaise. Les enseignants et les directeurs ont autre chose à faire que de lancer un débat sur l'album», affirme-t-il.

L'auteur-illustrateur songe même à ne pas présenter l'album lors de ses animations dans les classes. «Je ne veux pas arriver dans une école et imposer au prof un livre comme *Ma sœur veut un zizi*. Si l'enseignant n'y est pas préparé, je comprends que ça peut être difficile à gérer. Je n'ai pas envie que le prof soit mal à l'aise», ajoute-t-il.

Bibliothécaire à la Commission scolaire de la Pointe-de-l'Île, Brigitte Moreau, bien connue pour son engagement à élargir les frontières de la littérature jeunesse, estime que la nudité dans les albums jeunesse est un sujet plus controversé aujourd'hui qu'il ne l'était en 1970.

«L'album de Fabrice Boulanger est sympathique et fait rire. C'est un livre qui devrait être dans tous les foyers, parce qu'il traite de questions souvent soulevées par des tout-petits, bien avant l'âge scolaire. Cependant, c'est un album qui suscite de l'opposition, à cause des illustrations et du sujet, qui est tabou dans notre société présentement. On est dans une société de plus en plus à droite. La culture vit le contrecoup de ce mouvement vers la droite», déclare-t-elle.

En Europe, selon elle, les éditeurs sont plus audacieux. «De plus en plus, les éditeurs d'ici surveillent leur chiffre d'affaires. Des albums qui provoquent des réticences, on n'en a pas énormément au Québec. On est beaucoup dans le consensuel. Mais quand on reste trop dans la rectitude politique, on garde nos jeunes lecteurs toujours au même niveau. Ils ne sont pas capables de réaliser des défis de lecture. Il nous faut des textes qui ne disent pas tout, des textes qui ne sont pas fermés», fait remarquer la bibliothécaire.



La résistance vient surtout des parents

Brigitte Moreau reconnaît cependant qu'un album affichant aussi clairement la nudité que *Ma sœur veut un zizi* rencontrera beaucoup de résistance chez les enseignants. Non parce qu'ils sont offusqués, mais tout simplement parce qu'une telle lecture fera vivement réagir les enfants. «La nudité, la sexualité en général, c'est une zone d'évitement dans les écoles. Si on propose cet album, en milieu scolaire, c'est évident qu'il y aura beaucoup de résistance de la part des enseignants. En temps ordinaire, ils ont déjà beaucoup de difficulté à faire de la gestion de classe, car ils doivent souvent composer avec des élèves très turbulents. Tu peux vite perdre le contrôle avec un album comme celui-là. Ça prend donc un prof dont la gestion de classe ne pose pas de problèmes pour présenter ce type de livre. Beaucoup d'enseignants achètent la paix en se disant : je ne peux pas me battre sur tous les fronts en même temps.»

Toutefois, la résistance face à la nudité en littérature jeunesse vient principalement des parents et non des enseignants. «Certains parents se posent comme des censeurs. Ce n'est pas la majorité, mais ceux qui s'opposent font tellement de bruit», fait valoir Brigitte Moreau. C'est un sujet délicat, car depuis des décennies, les bibliothèques scolaires sont contrôlées par des parents bénévoles qui s'érigent en gardien du «bon goût» et de la rectitude politique. Et, trop souvent, les directions d'école ferment les yeux devant cet état de fait, car elles n'ont pas d'alternative pour remplacer le bénévolat, ni les arguments nécessaires pour bien définir leur rôle dans la bibliothèque.»

Sur cette question, Brigitte Moreau a une position très claire : «La bibliothèque est une ressource pédagogique et culturelle au cœur de la vie de l'école. Les parents n'ont pas à s'immiscer dans le choix des livres pour faire le développement de collections dans une bibliothèque, ça appartient à l'équipe-école. Il faut aussi laisser la chance au milieu scolaire de dire : voici mon intention pédagogique quand j'offre ce livre. Les parents qui s'offusquent de la nudité dans les albums peuvent être ces mêmes parents qui dépensent une fortune pour acheter des jeux vidéo très violents à leurs enfants. C'est une aberration», déclare-t-elle.

Bibliothèques publiques : offrir une pluralité de livres

Dans les bibliothèques publiques, dont le mandat est différent des bibliothèques scolaires, on hésitera moins

avant de mettre sur les rayons des albums à sujet controversé. Pour Marie Désilets, conseillère en ressources documentaires à la bibliothèque publique de Montréal, l'album *Ma sœur veut un zizi* a sa place dans les bibliothèques publiques. «Pour moi, c'est un album unique, de par son propos et son illustration. C'est un album riche, fait avec simplicité et respect. C'est charmant et ça colle à la réalité des jeunes. C'est un livre utile pour les enfants, qui vont s'identifier aux personnages, et utile pour les adultes pour aborder des situations semblables.»

Cette mère de trois enfants a été étonnée par la nudité très explicite de l'album. «D'un point de vue de parent, j'ai trouvé ça plus surprenant que dérangeant. Le sujet est inhabituel et j'ai rarement vu cela en littérature jeunesse. Le livre peut déranger certains adultes par les images détaillées, très explicites», déclare-t-elle.

«J'ai parlé à des libraires et à des collègues bibliothécaires qui m'ont dit que le livre a un énorme attrait pour les enfants. Les tout-petits éclatent de rire en le lisant. Mais je ne serais pas surprise de voir un malaise chez les plus vieux. Les parents étaient un peu désarçonnés, mais ils ont ri aussi.»

Bibliothécaire depuis plusieurs années, Marie Désilets constate que la nudité reste un sujet tabou en littérature jeunesse. «On voit beaucoup de nudité partout, tant à la télévision que sur Internet, mais il y a en a peu dans les albums jeunesse. Les auteurs, illustrateurs et éditeurs sont très frileux d'offrir du contenu avec de la nudité. Ce qui me fait croire que les choses n'ont pas évolué tant que ça», affirme-t-elle.

Comme le mandat des bibliothèques publiques est d'offrir une grande variété de livres reflétant la pluralité de points de vue présents dans la société, pour autant que le contenu ne soit pas discriminatoire ou raciste, Marie Désilets note que la censure est très rare dans les bibliothèques de la ville de Montréal.

«Si on voulait plaire à tous, on aurait peu de livres dans nos bibliothèques. Il faut offrir en bibliothèque ces livres qui peuvent déranger : c'est une façon d'évoluer sur un sujet. On ne doit pas présenter aux enfants uniquement de la «lecture bonbon». C'est important que les livres enrichissent l'enfant, l'amènent à développer sa capacité critique et à se positionner par rapport au contenu. Pour les livres avec des contenus difficiles, nous avons diverses façons d'aviser les parents, ce qui permet de réduire de beaucoup les plaintes», conclut-elle.

Ma sœur veut un zizi : réactions de lecteurs de divers âges

Ava (4 ans) et Tristan Migneault (6 ans) :

«À la maison, on dit pénis, on ne dit pas zizi. Alors mes enfants ont trouvé le mot zizi très drôle. Le mot pénis aurait rendu l'histoire plate. Ava m'a demandé de relire le livre. Ils ont ri tout autant la deuxième fois», explique Éric Migneault, le père.

Ève Saint-Arnaud, 7 ans :

«Cette histoire est très très drôle. Tous les enfants devraient la lire.»

Emmanuel Gagné, 9 ans :

«La première fois que j'ai donné le livre à Emmanuel, il l'a lu et m'a dit : "C'est dégueulasse. Y'a rien que des pénis et des vulves." Mais dès que ses amis sont arrivés, la première chose qu'il leur a dite, c'était de venir lire le livre. Là, tout le monde rigolait. Ils trouvaient ça très comique», explique la mère d'Emmanuel.

Emily Poulin-MacMillan, 15 ans :

«Ce n'est pas approprié pour des enfants de trois ans. L'illustrateur aurait pu cacher le zizi avec les bulles... Les parents vont devenir blancs en voyant ces illustrations.»

Micheline Chartrand, fonctionnaire, mère de deux adolescentes :

«Plusieurs éléments m'ont dérangée dans ce livre : une fillette aux couches beaucoup trop obsessive et vindicative pour être crédible, et à qui il manque quelque chose qui n'appartient qu'aux garçons. Je n'adhère pas à la théorie psychanalytique qui veut

que toutes les filles passent par cette phase. Le transfert vers les seins ne sauve pas la mise. Ce n'est pas la nudité en soi qui m'a choquée mais la façon dont elle est présentée, par exemple dans la scène du bain avec le jouet requin qui fait mine d'attaquer le zizi. Les enfants méritent mieux que ces stéréotypes extrêmes illustrés sans subtilité... malgré les beaux cheveux roux.»

Yvan Nolet, professeur d'éducation physique dans une école primaire d'Ottawa :

«Je comprends que le livre puisse faire rire des petits de quatre ans. Mais si je présentais ce livre à l'école, à des élèves de sept ou huit ans, ils seraient probablement mal à l'aise. Surtout l'illustration où la petite joue avec le pénis de son frère. Je trouve cette illustration déplacée. Ce qui manque dans le livre, c'est la réaction des parents, qui devraient expliquer à la petite fille de ne pas toucher au zizi de son frère.»

Marie-Ève St-Jacques, professeure, département de psychologie du cégep de l'Outaouais :

«Dans ce livre, ce n'est pas la nudité qui me dérange, mais j'ai un malaise avec le fait que la petite fille touche le pénis de son frère, ainsi que les seins de la maman, sans qu'aucune intervention soit faite par les parents. La réaction de la petite fille est normale, mais il faut expliquer aux enfants l'importance de ne pas se laisser toucher sans rien dire. De plus, j'ai un malaise avec le fait de ne pas appeler les parties du corps par leur nom. C'est un pénis, et non un zizi ou un macaroni.»

LA LECTURE EN CADEAU^{MD}

Merci à tous les donateurs !

**36 900 enfants ont reçu un livre en cadeau ;
autant de coups de foudre pour la lecture !** ★



**Fondation pour
l'alphabétisation**
Des mots d'espoir

fondationalphabetisation.org